

DOSSIER SPÉCIAL ATTENTATS

Merci à TOUS !





Vendredi 13 Novembre 2015 : Une date qui marquera à jamais nos mémoires.

C'est en cette fin de semaine de novembre, que des assassins ont choisi de s'attaquer à notre pays, de s'attaquer à notre République, de s'attaquer à nos concitoyens.

Fin de semaine à Paris et région parisienne qui devait se faire joyeuse, autour d'un match de foot au stade de France, à la terrasse des cafés et restaurants dans Paris et dans une salle de concert, le « bataclan » où des gens de tous âges, de toutes confessions, de toutes origines profitaient de leur fin de semaine.

Au lieu de cela, cette fin de semaine, ce vendredi 13 novembre restera gravée à jamais dans la chair de nombreuses victimes et dans la mémoire de milliers de gens.

Cette date marquera jusqu'où, dans l'escalade de l'horreur, sont capables d'aller ces terroristes fanatiques.

Après les attentats du début d'année, nous espérions tous avoir connu le pire, ce n'était malheureusement pas le cas...

Ce vendredi 13 novembre, ces terroristes ont cherché à frapper des innocents, voulant faire de leur tuerie, une vitrine de leur fanatisme intégriste en assassinant des dizaines de personnes et en blessant des centaines d'autres.

Loin de vouloir leur faire une tribune, UNITÉ SGP POLICE-FO a choisi de modifier son sommaire pour rendre hommage à toutes ces victimes, à leurs familles, à leurs amis et à leurs proches mais surtout, rendre hommage à tous les policiers, tous les services, toutes les unités spécialisées qui, ce jour-là et les suivants à Saint-Denis, ont permis de sauver de nombreuses victimes, de neutraliser ces assassins et interpellier leurs complices.

A travers ce dossier spécial, nous rendons hommage aux Unités d'Elite mais aussi et surtout aux primo-intervenants qui, ce jour-là, ont vécu ce que personne ne souhaite de vivre un jour.

Un hommage leur était d'ailleurs rendu par l'un des patrons du RAID : « J'ai une grosse pensée pour les gars de la Sécurité Publique qui, eux, ont affrontés les balles sans protection ou presque et qui ont transporté les victimes sur des brancards de fortune, constitués avec des barrières de sécurité métallique tournées à l'horizontale. Un grand chapeau à eux, le RAID leur rend hommage ».



En espérant que nous n'ayons plus jamais à vivre cela....

UNITÉ SGP POLICE-FO rend hommage à toutes les victimes, s'associent à la douleur de leurs familles, leurs proches amis et collègues et notamment à celle de notre camarade Thierry HARDOUIN, assassiné à la terrasse du restaurant « La belle Equipe ».

UNITÉ SGP POLICE-FO souhaite un prompt rétablissement aux nombreux blessés tant physique que psychologique.

UNITÉ SGP POLICE-FO présente ses plus sincères félicitations à tous les primo-intervenants, à tous les services de la Préfecture de Police, de la Sécurité Publique, des Compagnies Républicaines de Sécurité, au RAID, aux BRI, aux services de renseignement, aux services anti-terroristes et à tous ceux que nous pouvons malheureusement oublier.

UNITÉ SGP POLICE-FO tient à féliciter aussi tous les services de secours, les pompiers et tous ceux qui ont porté assistance et secours aux victimes.



UNITÉ SGP POLICE – FO remercie tous ceux qui ont participé, par leurs témoignages à l'élaboration de ce dossier.



CRS 42 Au Stade de France



Témoignage

Affecté dans les CRS depuis une quinzaine d'années, en fonction à la CRS 42 de SAINT-HERBLAIN (44), j'ai connu de nombreuses sécurisations et maintien de l'ordre mais, ce que j'ai vécu avec mes collègues ce vendredi 13 Novembre, au Stade de France restera, pour chacun d'entre nous, gravé dans notre mémoire.

Cela devait être un service que les CRS ont l'habitude de faire, un match de football. Mais voilà, nous n'aurions jamais imaginé ce que nous allions voir et subir.

Sur place vers 16h00, les véhicules positionnés rue du Tournoi des V Nations, nous avons effectué des patrouilles sur le secteur afin de sécuriser les abords du stade où se trouvaient de nombreux bars et restaurants.

L'avant match se déroulait sans problème majeur malgré l'affluence importante, et de nombreuses patrouilles étaient en cours.

A 21h17, une détonation impressionnante s'est produite sur l'avenue Jules Rimet, au niveau d'un restaurant. J'ai regardé mes collègues en face de moi, les yeux ébahis, me demandant ce qu'il se passait. Tout le monde s'est précipité au coin de la rue et nous avons tout de suite compris qu'une bombe venait d'exploser à 80 mètres de nos véhicules. Ce qui m'a impressionné c'est **le silence qui régnait.**

Un silence comme si le monde s'était arrêté.

En arrivant sur les lieux de la déflagration, le travail reprenait le dessus sur nos états d'âmes, nous

portions assistance et secours aux blessés, dressions immédiatement un périmètre de sécurité sans réfléchir aux risques éventuels. Tout s'effectuait naturellement.

Les collègues conducteurs bloquèrent le passage dans la rue où se trouvaient les véhicules CRS et les inspectèrent minutieusement pour écarter les risques supplémentaires.

Nous avons agi avec courage, détermination et professionnalisme. A ce moment-là, un collègue cria « attention il peut y en avoir une autre ». Le périmètre fut évacué rapidement.

C'est alors que la deuxième bombe a explosé.

Le bruit, les vibrations du sol et le souffle de celle-ci étaient impressionnants.

Certains collègues furent touchés par des projectiles et miraculeusement aucun d'entre nous ne fut blessé.

Chaque collègue, chaque gradé, chaque chef de groupe sont intervenus et ont pris, d'initiative, les décisions qui s'imposaient. Le travail de la compagnie à ce moment-là était bien huilé, on aurait dit un exercice de PRU au vu des automatismes.

Lorsque la troisième bombe explosa vers le Mac Donald, un peu plus loin de notre position, je me suis dit que tout pouvait arriver, que ce n'était pas fini au vu du nombre de spectateurs présents dans le stade.

Durant le restant du match nous avons gardé notre position sans faillir avec comme spectacle des corps déchiquetés. A la fin du match, plusieurs groupes de la CRS 42

accompagnés de la CRS 2 ont géré la sortie du stade. Celle-ci fût très compliquée.

Nous souhaitions rassurer nos proches. Fort heureusement, il nous a été possible de le faire dans l'heure qui suivit.

Malgré tout ça, à aucun moment nous n'avons eu le temps d'avoir peur, tellement nous étions absorbés par **notre mission de protéger les personnes qui se trouvaient au Stade de France.**

Nous avons fini à 8 heures le lendemain matin, dans une atmosphère pesante. Malgré la fatigue et la crainte nous avons assuré la protection des lieux.

On peut se féliciter de la prise en charge par l'ensemble de la chaîne hiérarchique de l'état psychologique des collègues grâce à la mise en place rapide d'une cellule de soutien.

Nous déplorons, en revanche, la nécessité d'une intervention nationale afin que nous puissions être relevé à la date prévue, sans prolongement.

Il était important pour les collègues, après une telle épreuve, de retrouver le cocon familial.

Si nous sommes CRS, nous n'en sommes pas moins humains et pères de famille.

Je suis fier d'être CRS, fier de ma compagnie, la forte solidarité de l'unité nous a permis de faire face à cette situation de travail inattendue et traumatisante.

A ce jour, malheureusement, seuls la population et notre entourage nous ont exprimé leur respect et leur reconnaissance. A bon entendeur.



Policier dans le 93, j'étais au Stade de France le 13 novembre.

Un homme coupé en deux

Rapidement, nous sommes arrivés sur les lieux. En approchant du café, j'ai aperçu plusieurs personnes, légèrement blessées. Visages blancs, elles étaient toutes choquées, paniquées.

En basculant mon regard sur la terrasse du bistrot, j'ai distingué une masse. C'était un homme coupé en deux. Le premier kamikaze.

Habillés en civils, nous avons été obligés de sortir notre brassard auprès des forces de l'ordre déjà sur place. Les premiers secours étaient là pour venir en aide aux blessés.

Puis, j'ai tourné la tête. À 20 mètres de là, juste devant le Décathlon, j'ai compris qu'il y avait eu une seconde explosion.

Dans ma tête, j'ai immédiatement compris qu'il s'agissait d'un attentat. Mon travail est avant tout de sécuriser le périmètre pour pouvoir mettre tout le monde en sûreté. Les CRS étant déjà au niveau du café, j'ai décidé avec le reste de mon équipe de progresser vers la seconde scène.

J'ai avancé avec précaution. Des morceaux de chair, d'os, jonchaient le sol. Puis, j'ai vu un homme de la sécurité civile à terre, couvert de sang, tendant sa main vers ses collègues qui tentaient de l'aider. J'avais l'impression d'être dans un film américain.

Il n'y avait pas écrit «terroriste» sur sa tête

Plus loin, il y avait une tête. Celle du deuxième kamikaze. Le reste de ses membres étaient éparpillés un peu partout. Il n'était pas barbu, il avait un visage lambda, comme vous et moi. Il n'y avait pas écrit «terroriste» sur sa tête.

Je suis retourné près du café. Des témoins avaient observé un individu au comportement suspect, transportant une bonbonne de gaz. À ce moment-là, nous ne savions pas que les terroristes avaient agi avec des ceintures explosives. D'ailleurs, nous n'avions quasiment aucune information. Nous avions une description, mais il était difficile de repérer l'individu parmi tous ces gens.

Témoignage

À l'occasion du match France-Allemagne du vendredi 13 novembre, je faisais partie du dispositif de sécurité déployé sur le Stade de France.

Nous étions environ 200 agents.

Avec des collègues, nous avons entendu à la radio qui relie les différents membres du staff cette phrase :

«Il vient d'y avoir une déflagration ou une fusillade à proximité du stade.»

Puis, quelques secondes plus tard :

«Il y a un mec en morceaux.»

Immédiatement, nous sommes montés dans la voiture. Nous étions à une minute seulement. Stupéfaits, nous avions du mal à comprendre ce qui venait de se passer. Ça ne pouvait pas être possible.

J'étais à quelques mètres du troisième kamikaze

Des collègues ont alors commencé à évacuer le MC Donald's d'à côté. J'étais à quelques mètres quand j'ai entendu la troisième détonation. Le kamikaze s'était fait exploser juste devant le fast-food.

Nous avons appris qu'il y avait eu des fusillades dans le centre de Paris et qu'une prise d'otages était en cours au Bataclan. Sans aucune notion du temps, nous étions persuadés que ce n'était pas fini. Et s'il y en avait un quatrième ?

Nous avons fouillé les food-trucks, les poubelles, les sacs qui traînaient à proximité du lieu.

Dans quelques minutes, une foule immense de supporters risquaient de surgir du stade. Nous devions mettre en place un dispositif de sécurité au plus vite pour gérer le flux de personnes.

Tout le monde était suspect

Quand les spectateurs du stade ont commencé à sortir, ils étaient paniqués, couraient dans tous les sens. Les mouvements de panique, c'est ce qu'il y a de pire pour nous.

Nous leur avons demandé, parfois fermement, de lever leurs mains en l'air. Certains avaient des sacs à dos, d'autres des bonnets pour se protéger du froid. Tout le monde était suspect.

Le stade a été progressivement évacué, l'autoroute fermée. Les spectateurs ne pouvaient emprunter qu'un seul chemin pour sortir de la zone. S'il y avait eu un quatrième kamikaze, les conséquences auraient été désastreuses.

Tout s'est passé tellement vite. En quelques minutes, CRS et forces mobiles sont arrivés pour nous épauler.

Nous ne sommes pas préparés

Bien sûr, depuis les événements de janvier dernier, je pense qu'on savait que la menace était réelle.

Un jour, ça risquait de se reproduire. En pire.

Nous sommes tous des professionnels, et aucun d'entre nous n'a perdu son sang-froid, mais personne n'était préparé à de tels événements. En 12 ans de métier, je n'avais vécu quelque chose de similaire.

Notre travail consiste à assurer la sécurité des citoyens, tout en décelant les terroristes. Avec le recul, je ne pense pas que notre système de sécurité soit défaillant, je pense surtout que nous ne sommes pas préparés.

Nous n'avons aucun moyen matériel de neutraliser un kamikaze

Eux, ont des kalachnikovs, des ceintures explosives. Nous, nous avons un simple pistolet mitrailleur, du 9 mm, et une visière qui nous protège surtout des jets de pierres. Face à un kamikaze, nous n'avons aucun moyen matériel pour le neutraliser.

Tirer une balle dans la tête sans avoir de formation adéquate, c'est prendre le risque de faire des dommages collatéraux.

Aujourd'hui, nous avons besoin de formations et de protections qui soient à la hauteur de celles du GIGN ou du Raid. Je ne veux pas me transformer en G.I. Joe, mais il y a un juste milieu.

Je n'ai pas un instant pensé à moi

Je n'ai pas encore le contrecoup de ce que j'ai vu, et vécu, tout simplement parce que sur le moment, je n'ai pas pensé à moi. J'ai envoyé un texto à ma famille pour les rassurer, mais c'est tout.

Avec le recul, j'ai un sentiment d'impuissance, mais je sais aussi que pour être efficace, je dois garder la tête froide. Il faut continuer d'avancer, sans se laisser distraire. Je suis déjà retourné sur le terrain, et c'est bien normal.

C'est mon travail, et je continuerai de faire ce que j'aime, mais j'ai aussi conscience que nous ne sommes pas prêts si de nouvelles attaques devaient survenir.

Des attaques, il y en aura d'autres

On veut sauver les gens, mais nous n'en avons pas les moyens, alors on fait simplement tout notre possible.

Je crains qu'avec le temps, les attaques terroristes deviennent de plus en plus sophistiquées. Car des attaques, il y en aura d'autres.

Tout ce que j'espère, c'est que nous pourrions mieux les anticiper. Nous, policiers de la voie publique, nous sommes les premiers remparts entre les citoyens et les terroristes. Cessons de nous infantiliser et donnons-nous les moyens de sauver des gens

Jean-Pierre P.
BAC 93

Propos recueillis conjointement par Paul LE GUENNIC et Louise AUVITU (Journaliste au Plus du Nouvel Obs) et publié avec l'accord des deux



Témoignage

Témoignage de Paméla, de la BPSP 03, primo-intervenante sur le Bataclan avec son unité.

« Ils sont morts, il y a plein de morts au Bataclan... »

Nous étions en train de traiter un accident de la circulation lorsque nous avons entendu sur les ondes les divers messages émanant de notre station directrice indiquant des fusillades sur les 10ème et 11ème arrondissement de Paris, faisant de nombreuses victimes.

Quelques instants plus tard, à 21h45, un homme de type Africain, mesurant environ 1,90m, vêtu d'un long blouson noir portant l'inscription « BATACLAN » dans le dos, s'est précipité vers nous, visiblement terrifié, nous criant « Ils sont morts, il y a plein de morts au Bataclan, venez vite ! Ils sont tous morts, ça tire ! ».

J'ai crié à mes deux collègues, « on y va ! », nous avons bondis dans notre véhicule, et nous sommes rapprochés du Bataclan. Nous nous sommes stoppés quasiment face à l'entrée principale du Bataclan.

Une scène d'horreur s'est déroulée sous nos yeux.

Un calme anormal régnait dans la rue. L'atmosphère était lourde, comme irréelle. Nous nous demandions si nous étions au bon

endroit, quand nous avons entendu des déflagrations qui provenaient de la salle de spectacle, ne laissant plus aucun doute.

Une scène d'horreur s'est déroulée sous nos yeux. Des corps sans vie au sol, voir pour certains, assis contre un mur, livides, des gens agonisants, dans des mares de sang...

Du Bataclan, une lumière émanait; on pouvait distinguer la fosse où de nombreux corps s'entassaient. Une scène affreuse surréaliste...

Par intermittence, on distinguait des flashes de lumière, synchronisés avec les détonations des coups de feu, et des corps qui tombaient encore.

C'est un flot incessant de victimes et de personnes sous le choc que nous avons dû prendre en charge

Au vu du danger évident, nous avons pris en compte deux personnes et les avons mises à l'abris, en profitant de nous mettre à couvert, ayant remarqué la présence d'un individu sur le toit, pouvant être un des terroristes, qui faisait des aller-retour, visiblement calme et déterminé.

De notre position, à l'angle de la rue Oberkampf et Boulevard Voltaire,

nous avons continué à prendre en charge les gens désorientés, tout en donnant un maximum d'informations à notre station directrice, au fur et à mesure que des témoins et des victimes nous en donnaient.

Nous dirigeons ces personnes vers des lieux plus sûres.

C'est un flot incessant de victimes et de personnes sous le choc que nous avons dû prendre en charge, appuyés par des collègues venus en renfort.

Nous nous sommes mis à faire des aller-retours le long du Boulevard Voltaire, sous les détonations incessantes, couverts par certains collègues, pour prendre en charge les victimes trop grièvement blessées qui ne pouvaient se déplacer seules.

Des collègues prodiguaient les premiers soins, certains en utilisant leurs vêtements de travail pour en faire des garrots, et malgré leur acharnement, des personnes ont succombé à leurs blessures sous leurs yeux.

Les effectifs commençaient à affluer, et vers 22h05, nous avons été rejoints par le Patron de la BAC 75 N accompagné de deux collègues munis de gilets lourds et de Pistolets Mitrailleurs.

Nous avons été saisis en entrant dans la fosse par le nombre incalculable de corps...gisant dans une mer de sang...

Avec ses hommes, ils se sont dirigés vers l'entrée du BATACLAN, où nous avons entendu les déflagrations s'accélérer, puis ils en sont ressortis avec des victimes qu'ils venaient de prendre en charge.

Vers 22h20, nous avons constaté l'arrivée du RAID et de la BRI, ce qui nous a fortement rassuré. Ils ont investi le BATACLAN.

Une fois la salle principale sécurisée, nous avons eu l'autorisation d'y pénétrer pour aller porter assistance aux victimes.

Nous avons été saisis en entrant dans la fosse par le nombre incalculable de corps qui nous appelaient au secours ou nous faisaient des gestes gisant dans une mer de sang exposée sous une lumière éblouissante contrastant

avec la noirceur des murs autour de nous et de la scène.

Nous avons senti une forte odeur de fer, caractéristique de l'odeur du sang qui nous montait au nez, et face à cette vision d'horreur absolue, nous entendions des téléphones portables qui sonnaient à répétition dans les poches des corps morts et mutilés, nous faisant prendre conscience soudainement que leurs amis ou familles cherchaient à les joindre en vain.

Nous n'arriverons jamais à effacer de nos esprits ces scènes d'horreur...

Pendant que nous évacuions les victimes sur des civières improvisées avec des barrières Vauban, le RAID et la BRI nous ont demandé de sortir de la salle, car ils allaient donner l'assaut au 1er étage où étaient retranchés encore deux terroristes.

Une fois l'assaut terminé, nous sommes revenus sur les lieux pour continuer l'évacuation des victimes.

Vers 02h00, alors que les services de secours étaient en place, notre commissaire nous a libéré.

Nous nous sommes alors rendus compte que nous étions couverts de sang et de morceau de peau humaine.

Suite à cette intervention, nous avons dû prendre un traitement médical de trithérapie.

Nous n'arriverons jamais à effacer de nos esprits ces scènes d'horreur, auxquelles nous avons pas l'habitude d'être confronté.

Nous ne pouvons pas nous souvenir de tous les détails et du nombre précis de victimes que nous avons sorti de cet enfer mais nous n'oublierons jamais leurs visages effrayés, leurs mots remplis de détresse d'avoir laissé un proche à l'intérieur sans doute décédé ou même leurs dernières paroles avant d'avoir succombé à leurs blessures. Nos pensées vont en priorité à toutes ces victimes innocentes et leur famille.

Interview de Nathalie : Mon Mari était au Bataclan.

Mon mari est policier depuis quelques années à Paris et il aime son travail.

C'est vrai que l'on se croise beaucoup car nos horaires de travail ne correspondent pas trop et il est très pris par son boulot.

Depuis les attentats du début d'année, son comportement avait un peu changé et nous parlions moins de ce qu'il faisait. Je pense qu'il ne voulait pas que je m'inquiète et que c'était pour me préserver.

Le jour du 13 novembre, il était de service et est parti plus tôt, comme à son habitude.

C'est une amie, l'épouse d'un collègue de mon mari, qui m'a informée de ce qui se passait.

J'ai aussitôt tenté de joindre mon mari sur son portable sans avoir de réponse.

J'ai commencé à m'inquiéter en voyant les horreurs diffusées à la télé.

J'essayais de l'appeler de mon portable et de mon fixe en permanence, sans réussir et commençais à paniquer.

J'ai alors appelé mon amie pour voir si elle, arrivait à avoir son mari.

Devant sa réponse négative, je lui proposais de venir à la maison car je ne me sentais plus capable de rester seule, **j'étais prise d'angoisse.**

C'est en arrivant qu'elle m'a annoncé que nos maris étaient au Bataclan mais n'en savait pas plus.

Nous avons passé des dizaines d'appels pour essayer de les avoir et/ou d'avoir des informations.

Nous devenions folle d'inquiétude.

C'est au bout de plusieurs heures, un temps qui nous a paru une éternité, que nous avons enfin réussi à joindre un

collègue à eux qui nous a un peu rassuré en nous disant que nos maris n'avaient rien.

Je crois n'avoir jamais eu autant peur de ma vie et attendait avec impatience qu'il revienne. J'avais besoin de savoir comment il allait et de lui parler.

Son retour n'a pas été celui que j'attendais car **il était refermé sur lui même.** Il aura fallu plusieurs jours pour que nous arrivions à parler de ces moments horribles que nous avons vécu, chacun de notre côté, différemment mais certainement de manière aussi difficile.

Aujourd'hui, je pense que nous voyons la vie autrement, nous sentons plus solidaire des autres et n'avons qu'une envie, **profiter pleinement de la vie tout en restant vigilant.**



Témoignage

Interview de 3 collègues de la BAC 94 N, primo-intervenants sur le Bataclan le 13 Novembre 2015.

Le secteur Communication du bureau National s'est rendu au siège de la BAC 94 N, afin de s'entretenir avec trois collègues primo-intervenants sur le Bataclan le 13/11/2015, sur les terribles attentats qui ont fait 130 morts et des centaines de blessés.

Ce sont trois collègues marqués mais dont la détermination n'est pas ébranlée, qui nous ont reçu et se sont livrés sur les événements.

«Ce soir, on joue notre vie, on ne va pas sur n'importe quoi, on doit être aux aguets»

C'est à trois, dans leur véhicule BAC que sur les ondes, ils captent divers messages relatant les explosions à Saint Denis, et les coups de feu sur Paris.

La décision de se rendre sur la capitale est prise par le Chef de bord ;

Un seul objectif, prêter assistance car la gravité des faits est immédiatement perçue.

Le chauffeur quant à lui est concentré sur la conduite rapide son but, aller du point A au point B le plus vite possible avec le maximum de sécurité ! Le Chef de bord et le 3ème équipier, écoutent minutieusement les ondes, à la recherche de la moindre information leur permettant de

comprendre les faits et de savoir où précisément se rendre.

« Ce soir, on joue notre vie, on ne va pas sur n'importe quoi, on doit être aux aguets », c'est en ces termes que le chef de bord s'adresse à ses équipiers. Vu le contenu des messages radio, il décide de se rendre de Créteil au Bataclan, dernier point de progression des terroristes, et sont sur place en seulement 10 mn.

Ils aperçoivent le Patron de la BAC 75N et son chauffeur, également présents, pénétrer dans le Bataclan par l'entrée principale et décident de prendre le flanc gauche de la salle de spectacle, au niveau du passage Saint-Amelot d'où de nombreuses personnes affolées affluent.

« Ça tapait dans le corps, ça résonnait malgré le gilet pare-balle, tellement la puissance de feu était forte »

Le chauffeur commence à prendre en compte les victimes pour sécuriser leur évacuation. Il réquisitionne des véhicules pour évacuer les blessés trois par trois vers les divers CH, pendant que les deux autres progressent vers l'issue de secours. Immédiatement, c'est à un feu nourri de kalachnikov et à des explosions qu'ils doivent faire face. L'un d'eux décrit « Ça tapait dans le corps, ça résonnait malgré le gilet pare-balle, tellement la puissance de feu était forte ».

Ils progressent, se sentent démunis, armés seulement d'un fusil à pompe pour trois, de leur Pistolet SIG SAUER 9mm et protégés par leur gilet pare-balle à dotation individuelle, incapable de stopper le calibre utilisé par les terroristes...

Ils cherchent d'où viennent les coups de feu, quand, de la sortie de secours du Bataclan, fuient plusieurs centaines de personnes, certaines valides, d'autres blessées.

Une explosion à l'intérieur de la salle de concert, vient d'avoir lieu, qui s'avèrera être l'explosion produite par un des kamikazes lorsqu'il a été neutralisé par le patron de la BAC 75 N. Pris dans le flot humain, ils demandent aux valides de prendre en charge les blessés, certains faisant même demi-tour bien qu'effrayés pour leur venir en aide. Ils dirigent les gens vers le Bd Voltaire.

Une fois le passage Saint-Amelot évacué, ils se mettent en retrait à l'angle de la rue.

Un équipage de la BAC 11 arrive en soutien, les aide à assister les victimes et là, ils se font à nouveau tirer dessus à la kalachnikov.

Ils laissent intervenir les services spécialisés RAID, BRI et BRI-PP.

L'un d'eux, nous dit : « On ne pense qu'à une chose à ce moment-là : Intervention, Assistance, sécurisation des personnes.

C'était une scène de guerre, on était choqué par les images, mais en même temps, on est policier, et de suite, les réflexes professionnels prennent le dessus, et on intervient mécaniquement, comme une machine.

On est un peu frustré en se disant qu'avec du matériel plus approprié...on aurait peut-être pu sauver plus de vie.

Une fois l'intervention finie, on a toutes ces scènes qui reviennent dans nos têtes, on se demande ce qu'on aurait pu faire pour être plus efficaces, On est un peu frustré en se disant qu'avec du matériel plus approprié tant pour la protection que pour la riposte, on aurait peut-être pu sauver plus de vie.

A défaut d'avoir les moyens nécessaires pour faire face à cette situation, on y a mis toutes nos tripes. »

Les deux intervenants du passage Saint-Amelot, gardent en tête le regard du binôme, face au danger. Cet échange furtif qui dit « on est face à la mort, et on va faire en sorte de s'en sortir ensemble ! ».

L'autre image marquante pour eux est la sortie en masse des gens, pour certains soulagés de voir La Police, d'autres les invectivant et leur demandant de se dépêcher d'entrer pour aller chercher les autres.

Pour le chauffeur, qui se trouvait Bd Voltaire, c'est le trou béant dans le ventre d'un blessé par balle qu'il a mis à l'abris derrière une voiture, mais aussi, les boules normalement blanches, des poteaux alignés sur le trottoir, qui à cet instant, sont rouges de sang.

La routine est dangereuse pour notre métier.

Ils expliquent que dès le lendemain, ils ont eu besoin de retrouver leurs collègues, de les toucher. Parler de ce qu'ils ont vécu, exorciser tout ça.

Deux semaines après, ils se sentent vivants, contents de vivre des choses simples, même le fait d'être dans les bouchons leur procure une sensation de bien-être.

Besoin de calme aussi, de s'évader, faire du sport, de se vider la tête.

Quant aux interventions, depuis, le chef de groupe nous déclare : « On fait des efforts pour être encore meilleurs, travailler avec encore plus de sécurité. On équipe notre véhicule avec le maximum d'armes collectives. Et on fait en sorte de ne jamais tomber dans la routine, car la routine est dangereuse pour notre métier. »





Interview

Interview de Sofiane, du GSQ 18, un des primo-intervenants sur le Bataclan avec les collègues de son unité.

Bonjour Sofiane, peux-tu te présenter en quelques mots ?

Je suis Gardien de la Paix avec un peu plus d'un an d'ancienneté dans le grade. Je suis originaire du Sud, célibataire, sans enfant. Je suis sur Paris depuis un peu plus d'un an et affecté au GSQ 18 (NDLR : Groupe de Sécurité de Quartier) depuis le 13/11/2015, jour des attentats.

Peux-tu nous décrire comment se sont déroulés ces événements pour toi ?

Avec mes collègues du GSQ, nous avons capté sur la fréquence générale divers messages signalant plusieurs fusillades sur Paris et des explosions à Saint Denis. Nous nous sommes rapprochés du 11^{ème} arrondissement, et le dernier message faisant état d'auteurs des coups de feu ayant pénétré dans « Le Bataclan », nous nous sommes stoppé à proximité, car notre chef a décidé que nous progresserions à pieds pour moins s'exposer et avoir plus de recul.

Sur fond de détonations d'armes de guerre, émanant du Bataclan, notre première vision a été une rue déserte, avec quelques personnes qui

couraient. Des riverains criaient à leurs fenêtres qu'ils avaient des victimes chez eux, nous progressions parmi des vitrines brisées, des chaises et des tables renversées, des corps de victimes partout au sol. A ce moment, l'excitation a fait place à un brutal retour à la réalité, et un stress énorme, devant cette vision de chaos.

Avec les effectifs de la BAC N, nous avons organisé un périmètre de sécurité.

Un commissaire de la BAC 75 N, a demandé des volontaires pour tenter d'aller récupérer des survivants dans le Bataclan. J'ai su après coup, que ce patron avait neutralisé quelques minutes plus tôt, un des terroristes dans la salle de concert.

Mon unité, dirigée par notre chef de groupe a décidé d'en être.

Une colonne d'assaut a été formée et nous avons progressé jusqu'à l'entrée du Bataclan.

Alors que nous nous approchions de la porte, nous ne pouvions que constater de nombreux corps inertes jonchant le sol.

Une fois dans le sas, nous avons fait en sorte d'évacuer des survivants, et empêcher des gens d'entrer pour aller

chercher leurs proches. Nous savions que des terroristes se trouvaient toujours à l'intérieur de l'établissement. Le tir par armes automatiques était toujours nourri.

Vu la dangerosité à l'intérieur de la salle de concert, nous sommes sortis, et avons rejoint les collègues postés à l'angle du Bd Voltaire et du passage St Amelot, où nous avons essuyé plusieurs rafales d'armes automatiques.

Mon chef, s'est positionné devant, pour nous sécuriser, tout en essayant de jeter des coups d'œil vers la sortie de secours du Bataclan d'où semblaient émaner les tirs. Comme l'endroit devenait trop dangereux, il a alors décidé de nous positionner sous un autre angle moins exposé.

Nous avons scruté les points hauts du bâtiment, jusqu'à l'arrivée des services spécialisés. Nous avons sécurisé l'évacuation des victimes par les collègues, sur des brancards de fortune.

Heureusement que notre Brigadier-Chef était là. Il nous a encadré, canalisé, en gardant son sang-froid et son professionnalisme.

Et après coup, comment te sens-tu ? Un petit mot pour la fin ?

Une fois la pression retombée, on se sent épuisé physiquement et moralement.

La vision des gens en pleurs, y compris de certains collègues, reste dans ma tête.

Après coup, on sent qu'on n'est pas préparé à affronter ce genre d'évènement, d'un point de vu émotionnel, et matériel, mais notre sens du devoir fait que l'on y va, coûte que coûte.

Quand as-tu repris le travail après ces évènements ?

Dès le lendemain, nous étions opérationnels. Nous ressentions un besoin de travailler, de ne pas être seuls, être avec les collègues, reprendre notre train-train quotidien.

Je tiens à rendre hommage aux victimes de ces terribles attentats, à tous les intervenants, qui ont pris énormément de risques sur tous les points, comme mes collègues du GSQ 18 et 19. Ces derniers, alors qu'ils sécurisaient les lieux rue de la Fontaine Le Roi, ont eu à faire à un individu avec un comportement suspect, vêtu d'un pantalon treillis, de chaussures commando et porteur d'une barbe. Cet individu a refusé d'obtempérer à leurs injonctions de quitter les lieux en ignorant leurs sommations. Il a accéléré sa progression dangereusement dans leur direction, alors que les collègues le braquaient de leur arme. Certains collègues se sont mis à couvert, pensant à un kamikaze. Pourtant, deux d'entre eux se sont jetés sur lui

pour le maîtriser, au péril de leur vie. Au final, cet individu n'était pas un terroriste mais refusait de se soumettre aux policiers. Le sang-froid des collègues a permis de préserver une vie.

Tout le monde est resté professionnel et digne devant cette horreur.



Interview d'Émile, 22 ans, cuisinier au restaurant «A la bonne bière» rue du Fb du Temple - Paris 10^{ème}.



Émile, comment as-tu vécu cette nuit du 13 Novembre ?

Avec mes collègues, j'étais en cuisine, j'ai entendu des Tirs, j'ai pensé à des pétards, puis, lorsque je suis sorti, je me suis retrouvé face à l'horreur. Du sang partout, et quatre personnes à terre.

J'ai constaté qu'une fille blessée se trouvait dans les escaliers, elle avait pris une balle dans le bras et une dans la jambe. Aidé d'un collègue, je l'ai prise en charge, et l'ai conduite à l'étage où je suis resté avec elle jusqu'à l'arrivée des secours, environ une vingtaine de minutes plus tard.

Alors la Police et les pompiers sont

arrivés, et j'ai ressenti un grand soulagement. D'ailleurs, il y a même un médecin du RAID, qui est venu pour voir comment nous allions dans le restaurant. Je me suis senti enfin en sécurité et protégé.

À partir de ce moment, j'ai pu commencer à donner des nouvelles à mes amis et ma famille qui s'inquiétaient.

Comment évaluerais-tu l'intervention des Policiers ce soir-là ?

Ils ont fait au plus vite et au mieux, vu les circonstances, ils ont été très professionnels et très humains.

Ton image de la Police a-t-elle changée depuis ce jour ?

Oui, je dois admettre qu'avant, je voyais essentiellement la Police répressive, et maintenant, je vois aussi la Police qui porte assistance et secours.

Comment s'est passée ta reprise du travail ?

J'étais heureux de reprendre le travail et retrouver mes collègues, juste trois semaines après, un vendredi soir mais j'avoue que j'étais tendu jusqu'à 21h30, où à ce moment, on s'est regardé avec les collègues, et on a poussé un soupir de soulagement, comme si on appréhendait que cette tragédie ne se renouvelle.

La clientèle a-t-elle changée de comportement depuis ?

En effet, les clients ont l'air moins difficiles qu'avant, plus compréhensifs.

Et toi ?

J'ai eu un suivi psychologique, et j'avoue qu'il m'a permis d'aller de l'avant, d'apprécier encore plus la vie qu'avant, car la vie est précieuse. Aider les gens, et face aux petits problèmes, relativiser.

L'équipe Communication du bureau National remercie l'équipe de «La Bonne Bière» pour son accueil chaleureux.



DOSSIER SPÉCIAL

La Brigade de Recherche et d'Intervention :

Une unité d'élite

Le 9 janvier 2015, la Brigade de Recherche et d'Intervention (B.R.I.) de la Direction Régionale de la Police Judiciaire (D.R.P.J.), la Brigade d'Intervention (B.I.) de la Direction de l'Ordre Public et de la Circulation (D.O.P.C.) et le R.A.I.D. (Recherche, Assistance, Intervention et Dissuasion) intervenaient conjointement pour mettre fin à la prise d'otages de l'« Hyper Cacher », Porte de Vincennes.



Les effectifs de Police intervenants, et notamment ceux de la B.R.I., n'hésitaient pas à donner l'assaut, **malgré la présence avérée d'explosifs**, afin de mettre fin à l'entreprise du terroriste Coulibaly. Leur intervention se soldait par la **libération de l'ensemble des otages**, sains et saufs, et par la neutralisation du terroriste.



Les plus hautes autorités de l'État saluaient le courage et le professionnalisme des fonctionnaires de Police ayant participé à l'opération.

Les jours suivant l'assaut, et ce malgré l'impact psychologique d'un tel événement sur les policiers de la BRI, ceux-ci n'hésitaient pas à donner de leur temps pour faire montre de solidarité à l'égard des collègues de la Direction de la Sécurité de Proximité de l'Agglomération Parisienne (D.S.P.A.P.) qui s'étaient confrontés directement aux terroristes.

Le délégué de la B.R.I., «T.», a pris l'initiative de se rendre, avec ses coéquipiers, au commissariat principal du 11ème arrondissement afin d'apporter leur soutien aux collègues, particulièrement marqués par les événements et la perte d'un des leurs, tué en service, sous les balles des terroristes.

La reconnaissance des autorités se manifestaient, notamment à travers l'attribution de médailles, d'avancement d'échelons et de prise de grades. De plus, la B.R.I. défilait aux côtés du Groupe d'Intervention de la Gendarmerie Nationale (G.I.G.N.) et du R.A.I.D. lors des cérémonies du 14 juillet sur les Champs-Élysées.

Une grande première !



Depuis janvier, afin de s'adapter au mieux à la réalité des nouvelles menaces, la B.R.I. a su développer de nouvelles compétences :

Mise en place d'une Force d'Intervention Rapide (F.I.R.) :

chaque jour, un groupe de la B.R.I. est équipé, armé et prêt à intervenir dans les plus brefs délais pour répondre à une crise ayant lieu sur la « plaque parisienne ».

- Formation au dé-piégeage d'assaut (détection d'explosifs)
- Entraînement spécifique pour répondre aux tueurs de masse (individus dont l'objectif est de tuer le maximum de personnes)
- Entraînement spécifique à la menace N.R.B.C. (Nucléaire, Radiologique, Biologique et Chimique)
- Formation des effectifs de la Compagnie de Sécurisation de Paris (C.S.I. 75) et de la Brigade Anti-Criminalité de Nuit (B.A.C. 75 N)
- Mise en place d'entraînements communs avec le R.A.I.D. afin d'améliorer l'interopérabilité des deux Unités.

En plus de ces nouvelles contraintes, les policiers de la B.R.I. continuent d'exercer leurs missions de Police Judiciaire (surveillances, filatures et interpellations). L'ensemble de ces contraintes, qui ne cessent de se superposer, ne laissent que peu de place pour une vie privée et une vie sociale normales.

Mais, après de nombreuses promesses, les actes tardent à venir.

Contrairement à ce qui avait été annoncé, la B.R.I. n'a obtenu :

- Aucun renfort d'effectifs
- Pas d'armement supplémentaire
- Pas de dotation de véhicules supplémentaires dédiés à l'intervention

Et pourtant, le 13 novembre, tout le monde était là...

En ce jour si particulier, dès les premières explosions, la BRI était rappelée et se rendait sur le lieu de la prise d'otages.

Après un briefing sur la situation, l'unité intervenait en arrivant sur les lieux.

La BRI, forte de sa Force d'Intervention Rapide (FIR), primo-intervenante au « Bataclan » sauvait les otages, repérait les terroristes en entamant les négociations.

Une attitude très réfléchie, dans un cadre d'horreur extrême, qui a permis à la colonne ALPHA de rejoindre la FIR (avec le bouclier lourd RAMSES sans lequel beaucoup d'hommes auraient pu trouver la mort) et à la colonne BRAVO de se positionner pour également lancer l'assaut, tout en recherchant d'autres assaillants.

Dans la foulée, le top « inter » (intervention) était donné et la FIR, renforcée par la colonne ALPHA, montait à l'assaut essuyant de lourdes rafales d'armes de guerre.

La BRI déplorait un blessé dans ses rangs.

Le courage sans faille de ces hommes a permis de mettre fin à ce massacre en neutralisant les terroristes.

La BRI a montré une fois de plus qu'elle était largement à la hauteur des autres unités d'élites telles que le RAID ou le GIGN avec lesquelles elle travaille à ce jour main dans la main.



Christophe PICHENOT et T. Délégue BRI PP
Coordinateur D.R.P.J./D.R.P.P. Région Paris



Une Prime exclusive

Malgré des missions identiques, une intégration à une même structure, celle de la Force d'Intervention de la Police Nationale (FIPN) et un processus de sélection très pointilleux (des tests de sélection effectués pendant 1 mois pour la B.R.I.), les policiers de la B.R.I. ne touchent toujours pas de prime équivalente à celle des effectifs du R.A.I.D.... UNITÉ SGP POLICE-FO a transmis un dossier argumenté au Ministre de l'Intérieur et mettra tout en œuvre pour faire aboutir ce dossier. Nous demandons juste le rétablissement du principe d'équité.



Témoignage

Ce vendredi 13, je suis de FIR (Force d'Intervention Rapide), je regarde le foot, une explosion retentit, je trouve ça bizarre.

Je passe un coup de fil et suis prêt pour intervenir sur les attentats en cours, équipé de mon fusil et de mon équipement lourd, je me dis « putain c'est reparti »

Je tiens, avec toute l'équipe, à saluer ces collègues qui ont risqué leur vie en maintenant la place, cela sans équipement adapté à la situation.

Avec La FIR, nous nous rendons directement au «BATACLAN» et nous relevons les collègues de la sécurité publique, ravis de nous voir arriver ; ils ont déjà essuyé les tirs des terroristes.

Je tiens, avec toute l'équipe, à saluer ces collègues qui ont risqué leur vie en maintenant la place, cela sans équipement adapté à la situation.

Nous entendons des sonneries de téléphones qui résonnent, l'odeur de la poudre et du sang

Nous commençons notre progression et découvrons déjà deux cadavres dans l'entrée, les portes d'entrées du BATACLAN étant entrouvertes. Dès le feu vert des autorités donné, nous investissons les lieux, et l'objectif premier est de localiser les terroristes et sécuriser les lieux.

En passant les premières portes, nous sommes éblouis par des projecteurs, mais nous devons avancer, dans un silence qui nous fait penser que tout

le monde est mort. Nous entendons des sonneries de téléphones qui résonnent, l'odeur de la poudre et du sang, nous avançons et sécurisons au fur et à mesure.

Les rescapés constatent que nous sommes de la Police, ils commencent à nous parler, à s'accrocher à nous en demandant de l'aide, mais nous ne pouvons stopper la progression.

La FIR se divise en deux, une équipe en bas et l'autre à l'étage côté gauche où sont localisés les terroristes.

Nous commençons à communiquer avec un terroriste qui nous demande de reculer en menaçant les otages. Dans le même temps, les renforts arrivent, la colonne « Alpha » équipée du bouclier lourd rejoint la FIR côté gauche et la colonne « Bravo » recherche d'autres terroristes côté droit.

Ce qui est difficile pour nous à gérer, c'est que les gens se lèvent brutalement pour s'échapper, et que nous n'avons à ce moment qu'un quart de seconde pour analyser la situation, car toute personne se trouve être un terroriste potentiel.

Le top « inter » imminent, nous pensons à nos femmes et enfants, certains d'entre nous risquent d'y rester

Le rez-de-chaussée sécurisé, nous avons l'autorisation d'évacuer les personnes valides.

Le top « inter » imminent, nous pensons à nos femmes et enfants, on se « check » tous, pensant à ce

moment, que certains d'entre nous risquent d'y rester.

Top « inter », nous lançons l'assaut, passons la porte d'accès aux loges et on se fait engager à coups de rafales de kalachnikovs, nous ripostons et à ce moment on ne pense plus à rien, juste à sauver les otages.

Une fois les terroristes neutralisés, nous continuons la progression jusqu'à la sécurisation complète du BATACLAN.

Nous évacuons ensuite les otages T-shirt levé, nous ne savons pas combien d'assaillants il y avait, on ne peut prendre aucun risque.

nous avons en permanence une pensée pour toutes ces victimes et leur famille

Quelle sensation d'irréalisme, c'était la guerre, on ne pense jamais pouvoir vivre et voir des telles choses.

Nos combinaisons et chaussures sont maculées de sang, nous nous réunissons à l'extérieur, le Préfet est venu nous féliciter, puis nous repartons au 36 afin de reconditionner nos équipements et nous reposer en attente d'une éventuelle nouvelle intervention.

Nous sommes tous très fier d'avoir sauvé tant de personnes et d'être également tous en vie, nous avons en permanence une pensée pour toutes ces victimes et leur famille.

Aucune victime n'était à déplorer dès lors que la BRI est entrée au BATACLAN.

« T » et l'équipe de la FIR

LA BRIGADE D'INTERVENTION

DOSSIER SPÉCIAL



La B.I. : Toujours au coeur de l'action

La **Brigade d'Intervention (B.I.)** de la Direction de l'Ordre Public et de la Circulation (D.O.P.C.), **unité au professionnalisme exemplaire**, a démontré, une fois de plus, qu'elle était à la hauteur de compétence des autres unités d'élite qui composent la police nationale.

Lors des derniers attentats sur Paris, elle était sur tous les fronts.

En Janvier, elle a participé activement, avec la B.R.I., à la lutte contre le terrorisme notamment lors de l'assaut de l'« **Hyper Cacher** » et la mise hors d'état de nuire du terroriste Coulibaly. En novembre, elle est intervenue également sur le **Bataclan** aux côtés de la B.R.I. La colonne d'attaque A de la BI sur le flanc gauche et la colonne B en soutien flanc droit ont, une fois de plus démontré leur total engagement au péril de leur vie en figeant la situation avec un terroriste, l'empêchant de tuer d'autres otages. Ce dernier acculé n'avait d'autre choix que de se rendre ou de se faire exploser. Il choisit malheureusement la pire des solutions.

La B.I. a des devoirs, elle s'en acquitte avec abnégation au quotidien, mais **elle a aussi des droits**. Celui d'être respectée par sa Direction d'emploi qui, hélas, démontre au quotidien que ce n'est pas le cas.

Cette Unité volontaire, dont le cœur de métier est pourtant bien défini, est utilisée trop souvent pour des missions qui, par nature, ne devraient

pas lui être dévolues.

Au côté de la B.R.I., **la B.I. fait partie de la F.I.R.** (Force d'Intervention Rapide), elle est d'alerte «Brigade Anti-Commando» et pourtant régulièrement d'astreinte le week-end, **envoyée sur tout et n'importe quoi !**

Qu'arrivera-t-il si les collègues d'astreinte doivent immédiatement intervenir en cas de déclenchement de l'alerte, s'ils se trouvent au commissariat du 08^{ème} arrondissement, sur une mission de protection, en soutien d'une Unité qui n'en a pas réellement besoin ? Cela obère leur capacité opérationnelle immédiate et **peut avoir des conséquences dramatiques sur le dénouement d'un événement grave.**

L'astreinte est définie par un texte réglementaire que l'administration ne respecte pas concernant la B.I.

La B.I. est une Unité d'élite, formée et entraînée au même titre que la B.R.I. qui, le cas échéant, est capable en tous points d'effectuer les mêmes missions. Ces deux entités travaillent en coordination, comme ce fut le cas à Vincennes ou au Bataclan. Certains effectifs de la B.I. ont donc, naturellement, vocation à être aspirés pour intégrer la B.R.I.

Dans le cadre de la Force d'Intervention de la Police Nationale (F.I.P.N.), **la B.I. a une formation**

identique et des entraînements en commun avec la B.R.I. et le R.A.I.D.

Il est donc essentiel et vital pour la B.I. que la D.O.P.C. respecte à la lettre la doctrine d'emploi de cette Unité en la délestant de toutes les missions qui sortent de son cœur de métier.

Un mot enfin sur les reports de repos qui pleuvent sur la B.I. et qui concernent également les autres Unités du Groupe d'Intervention de la Police (G.I.P.), notamment la « Spéciale GYM » qui a été impactée de 277 reports de repos depuis le début de l'année pour un effectif de 22 collègues.

La note du **report de repos** précise que ce dernier **doit être exceptionnel**. Elle n'est donc pas respectée !

Les collègues sont fatigués et ces reports de repos injustes impactent de plein fouet leur vie familiale.

Ils ne compensent que temps pour temps les vacances de week-end effectuées par les collègues.

Ils doivent disparaître ou alors être crédités à hauteur de 150% sur le RC et de 200% sur le RL.

Le G.I.P. (et ses composantes, notamment la B.I.) a des devoirs dont il s'acquitte avec un grand professionnalisme.

Alors, respectez leurs droits !



Rocco CONTENTO
Secrétaire Départemental Paris





DOSSIER SPÉCIAL



Le RAID :

Saint-Denis - Une intervention à très haut risque

Le secteur Communication du bureau National Unité SGP Police-FO a été reçu au siège du RAID.

Le RAID (Recherche, Assistance, Intervention, Dissuasion) est une unité d'élite placée sous l'autorité du directeur général de la Police Nationale. Il est appelé à intervenir dans des événements graves, nécessitant l'utilisation de techniques et de moyens spécifiques pour neutraliser des individus dangereux par la négociation et l'intervention.

Après la visite de la structure dans laquelle ils sont installés, nous sommes reçus dans la salle opérationnelle où deux collègues nous relatent l'intervention de Saint Denis du 18 Novembre 2015 au matin.

**«La Non réversibilité »
...à partir du moment où
l'opération a débuté, pas de
retour en arrière
envisageable.**

Le 18 Novembre à minuit, Le RAID est mandé par la SDAT (La sous-direction anti-terroriste) pour interpellier une partie du commando des attentats du 13 Novembre.

Mis en standby par leur hiérarchie dans leurs locaux, des renforts sont appelés. La SDAT sceptique devant des informations trop évidentes, continue d'enquêter, et veut éviter un piège de la part des terroristes.



À 04h00, le départ pour Saint-Denis est donné. Ils savent qu'ils partent sur une partie du commando ayant perpétré les attentats de Paris quelques jours plus tôt, qu'ils sont chargés, lourdement armés, et que leur logement leur sert de base pour mettre en place un nouvel acte terroriste.

Du fait de la très forte suspicion de détention d'explosifs par les individus, une décision au niveau de l'organisation de l'opération est prise, celle d'utiliser une méthode mise en place au sein du RAID, la « Non réversibilité » ; à partir du moment où l'opération a commencé, pas de retour en arrière possible, les objectifs ne doivent pas pouvoir s'échapper, il faut les neutraliser rapidement afin d'éviter qu'ils puissent faire d'autres victimes.



**« C'est le type d'intervention
où on prend le maximum de
risque. »**

Arrivés sur place, l'appartement est localisé, grâce au précieux travail de la SDAT.

Le dispositif se déploie. N'ayant aucune connaissance des lieux, les «opérateurs» les découvrent au fur et à mesure de leur progression.

Ils pénètrent dans une cour intérieure toute en longueur, qui est surplombée par les différents niveaux des immeubles. La configuration idéale pour un Guet-Apens.

L'immeuble ciblé, semblant désaffecté, doit abriter de nombreux squats, ils en font vite le constat.

La vigilance est de mise, des terroristes peuvent surgir de n'importe où, et il faut malgré tout prendre soin de protéger au maximum les gens qui vivent sur les lieux.

Pour garder l'effet de surprise et ne pas éveiller de soupçons, pas d'évacuation des lieux, « C'est le type d'intervention où l'on prend le maximum de risque » précise l'un des collègues.

L'appartement cible se trouve au 3ème étage. Deux portes sont susceptibles d'y accéder. Décision est prise d'ouvrir une porte et surveiller la seconde.

**échanges de tirs nourris
pendant plusieurs longues
minutes**

La colonne se prépare à intervenir.

Le groupe « Effrac » met en place des charges explosives sur la porte, car il y a suspicion de piège derrière. En plus, il y a un double impact, puisque l'explosion, doit aussi déstabiliser les occupants, ce qui est censé donner un avantage aux intervenants.

À l'explosion, la porte ne s'ouvre pas complètement.

Les tireurs installés en contre bas, dans la cour, envoient des grenades offensives au lanceur 40 dans l'appartement, lors de la riposte et ainsi, empêcher les occupants de s'organiser, tout en laissant le temps aux opérateurs de la colonne de débiter l'assaut.

De l'intérieur de l'appartement, il y a une riposte quasi immédiate à l'arme de guerre en direction de la colonne d'assaut et à travers la porte entrouverte. Des grenades artisanales sont également lancées en direction de la colonne d'assaut.

Les tireurs positionnés dans l'immeuble d'en face commencent leurs tirs de riposte pour gêner les individus.

Pendant ce temps, dans le couloir étroit du 3ème étage, les opérateurs s'organisent... évacuation des premiers blessés, remplacement d'équipiers, repositionnement du porte bouclier face à la porte, le tout dans des échanges de tirs nourris pendant plusieurs longues minutes jusqu'à ce que le chef de groupe fasse cesser le tir, afin de faire un point et réorganiser les opérations.

Là des individus sortant de l'appartement ciblé sont interpellés après des protocoles de reddition et remis aux collègues de la BRI Nationale, venus nous épauler, dans la gestion des personnes.

« Si nous étions allés au contact à la place du chien, les collègues ne s'en seraient pas sortis »

Les collègues côté rue constatent la présence d'individus dans l'appartement. Ils entrent en contact vocal avec une femme, lui ordonnent des injonctions.

Cette dernière a un comportement suspect, n'obtempère pas. Elle semble vouloir détourner notre attention... Nous redoutons un nouveau piège.

La porte est entrouverte, le calme reviens à l'étage, il est temps de faire un premier bilan.



La décision est prise d'envoyer « Diesel », un des chiens du RAID, pour vérifier la présence d'individus vivants. Diesel est alors abattu par plusieurs tirs d'arme automatique. Peu de temps après, un des terroristes se fait exploser.

« Si nous étions allés au contact à la place du chien, les collègues ne s'en seraient pas sortis et auraient été emportés par l'explosion » nous précise l'un d'entre eux.

Les tirs de l'intérieur vers l'extérieur reprennent.

Les collègues ripostent. Le sol de l'appartement s'effondre au 2ème étage. Après un certain temps, n'étant plus confrontés à une résistance en face, les tirs s'arrêtent.

« Nous avons vécu une réelle scène de guerre à deux pas de Paris »

Des robots caméras, puis un drone sont envoyés dans l'appartement afin d'évaluer les risques.

La zone semblant sécuritaire, un autre chien fait le tour des lieux et revient sans encombre.

Les collègues de la colonne entrent dans l'appartement, pour le sécuriser définitivement.

La fin d'intervention est effective à environ 11h00. Un peu plus de 1500 cartouches ont été tirées.

« Nous avons vécu une réelle scène de guerre à deux pas de Paris », conclut un collègue.

Le coup de Gueule du RAID

Après avoir pris autant de risques, les collègues du RAID sont choqués des polémiques liées à cette intervention.

Sur certains médias, ils ont été accusés à tort d'être des tueurs et des menteurs, le corps de la femme dans l'appartement n'ayant pas été retrouvé de suite, des milliers de cartouches tirées, alors que l'enquête précisera une autre ceinture d'explosif dans l'appartement, une « troisième » retrouvée plus tard sur la commune de MONTROUGE, etc.

Malgré cela, ils l'affirment tous, leur motivation n'est pas entamée, au contraire, ils retourneront au feu pour protéger les intérêts de la France et les Français.

Pas d'hésitation, en attestent, leurs lits de camps dans les divers bureaux, leur permettant de dormir sur place et pouvoir être opérationnels plus rapidement en cas de départ d'alerte.





Le soir du 17 au 18 novembre, Je faisais partie du groupe d'alerte. Nous étions sur les dents, vu les événements précédents du Bataclan sur lequel nous étions intervenus pour venir à bout des terroristes.

À minuit, on nous déclenche pour un serrage important, nous présentant des photos d'Abaoud et disant qu'il est localisé, avec un groupe d'individus lourdement armé et chargé (d'explosifs) Nos renseignements craignent un Guet-Apens.

Sur place, après s'être équipés avec un maximum de protection, on charge la porte en explosifs, non pas pour la faire sauter et pénétrer dans l'appartement comme des « V12 », mais par mesure de sécurité, dans le cas où elle serait piégée. Vu que ces individus portent très certainement des ceintures d'explosifs et qu'ils souhaitent se faire sauter avec la Police, la tactique est de rester à l'extérieur, tester s'il y a de la riposte à l'intérieur,

et dans ce cas, faire intervenir les tireurs haute précision.



L'explosion réveille tout le monde, et on doit faire face à la riposte qui vient de l'intérieur de l'appartement, tout en protégeant les voisins qui commencent à sortir pour voir ce qu'il se passe.

Nous ripostons, et nous recevons une grenade artisanale dans les pieds qui fait quatre blessés, dont deux qui n'ont toujours pas repris le travail du fait de leurs blessures.

Nous tirons régulièrement pour empêcher que les terroristes ne s'approchent pour se faire exploser à notre contact. Ils jettent une nouvelle grenade qui blesse un autre collègue.

Après de longues minutes pendant lesquelles nous ouvrons le feu, nous stoppons faute de riposte. Nous pensons que les individus sont probablement tous morts, et nous décidons d'envoyer Diesel, un de nos chiens, pour repérer les lieux. Il se fait tirer dessus à trois reprises. Nous réengageons épaulés par nos snipers, puis une lourde explosion se déclenche, il s'agit de la ceinture explosive d'un des terroristes qui a sauté. Quelques minutes plus tard, le plancher de

l'appartement s'effondre au niveau inférieur. Après avoir tenté une visualisation des lieux par robots puis drones, nous décidons de pénétrer dans les décombres et retrouvons deux individus qui disent provenir de l'appartement voisin. Nous les interpellons sans encombre.

Nous évacuons toutes les familles de l'immeuble à ce moment-là.

J'insiste : notre objectif était d'éviter que les individus ne puissent s'approcher trop près de la porte pour se faire exploser à notre contact, d'où le nombre de tirs de notre part.

Nous sommes un peu en colère de constater, que le jour de l'intervention, nous passions pour des héros aux yeux de la France et le lendemain, sur BFM, nous passions pour des tueurs d'innocents, innocents qui ont fait quand même cinq blessés dans nos rangs. Parmi les victimes de cet assaut, il n'y a à déplorer aucun civil hormis les trois terroristes identifiés, comme quoi, le RAID a été efficace comme lors de nos précédentes interventions sur Dammartin-en-Goële sur les frères Kouachi, sur l'Hyper Cacher de Vincennes sur Coulibaly, ou sur le Bataclan.

Témoignage d'un collègue du RAID
1^{er} de Colonne sur l'intervention de St Denis

DIESEL

Premier chien du RAID tué en intervention

Diésel était un malinois de 7 ans, un chien puissant, rapide, malicieux, avec une masse musculaire très importante pour son poids. Il faisait partie de la douzaine de chiens de l'Unité. Diesel était arrivé au RAID il y a plus de 4 ans. Il avait été dressé comme chien d'assaut et était utilisé par le RAID pour tenter d'immobiliser ou mettre hors d'état de nuire un individu sans le tuer.

Il a été envoyé en pointe pour désarçonner les terroristes et éviter au maximum d'exposer la vie des policiers. Aussitôt rentré dans l'appartement, Diesel était tué à l'arme automatique par les terroristes.

Sans lui, plusieurs hommes auraient pu être gravement blessés voir tués.

Un hommage lui a été rendu sur le net.





LA CRS 8 À SAINT-DENIS LORS DE L'ASSAUT DU RAID

Le mercredi 18 novembre 2015 à 4H45, l'état-major FIPN sollicitait en urgence la CRS N°8 afin d'assurer l'escorte du camion armurerie du RAID sur Saint-Denis (93).

Le rassemblement de l'unité étant fixé à 5H15, les fonctionnaires du service général de l'unité qui, prenant leur service à 4H30, se chargeaient de cette mission épaulés par deux fonctionnaires déjà présents de la garde montante du poste de police.

Un véhicule équipé en moyens de protection et armement lourd quittait sans délai le site de Bièvres pour arriver sur le théâtre des opérations en cours vers 05H25.

À 6H10, la CRS N°8 sur instruction de la permanence de la Direction Centrale des Compagnies Républicaines de Sécurité était détournée de sa mission de surveillance de l'Elysée qui devait débiter à 7H00 au profit d'une mission d'appui au RAID intervenant rue du Corbillon à Saint-Denis dans le cadre d'une opération anti-terroriste.

Sur place à 6H20, l'unité s'implantait dans un premier temps boulevard Carnot à Saint Denis.

Après une prise de contact avec le commissaire de permanence de nuit, deux sections se déployaient au nord et au sud de l'intervention du RAID à une distance d'une centaine de mètres.

Pendant toute la durée de la mise en place, des détonations régulières étaient distinctement perceptibles.

La progression des véhicules de reconnaissance se faisait tous feux éteints, une partie des effectifs pieds à terre. L'unité mettait en place alors "une bulle tactique" entre le boulevard Carnot et la rue de la République. Cette bulle tactique avait pour objet d'empêcher tout accès des populations présentes à la zone d'intervention du RAID et de permettre aux fonctionnaires de cette unité de se concentrer sur leur intervention en évitant toute "pollution" de leur dispositif.

La SPI 4G était par conséquent activée et déployée avec l'intégralité des moyens dont elle dispose à savoir bouclier balistique souple avec plaques additionnelles, gilets pare-balles lourds, visières pare-balles et AMD.

Les autres effectifs de la CRS N°8 équipés de l'intégralité du reste des gilets lourds en dotation et de ceux prêtés le matin par la direction zonale des CRS Ile de France furent positionnés sur l'ensemble des rues perpendiculaires à l'avenue Gabriel Péri entre le boulevard Carnot et la rue de la République.

La place Jean-Jaurès située devant la basilique de Saint-Denis était quant à elle entièrement sanctuarisée.

L'intégralité des AMD disponibles furent déployées sur le terrain.

Le BOT était quant à lui positionné à proximité de sa section d'appartenance soit en face de la place Jean-Jaurès.

Dès lors la CRS N°8 assurait une herméticité totale d'une zone englobant une bonne partie du lieu d'intervention des services spécialisés.

A 10H00, la décision était prise de positionner le BOT en haut de la basilique Saint-Denis. Aucune force de police n'assurant ce point haut situé précisément dans l'axe de la rue de la République, notamment l'intersection avec la rue du Corbillon. Il se présentait comme opportun d'assurer un point haut de vigilance et d'intervention dans le cadre de l'arrivée annoncée du Ministre de l'Intérieur qui devait remonter la rue de la République pour accéder au PC de crise.

A 10H55, le groupe Verlaine 31 procédait à l'interpellation d'un individu qui effectuait des prières en arabe en avançant vers les effectifs CRS et refusait de se soumettre aux injonctions des fonctionnaires de police qui lui demandaient de reculer.

Interpellé au moyen du « Taser » en mode contact, cet individu était trouvé porteur de deux couteaux dont un couteau sacrificiel avec une lame de plus de 20 cm de long.

Eu égard à la topographie des lieux (immeubles d'habitation) dans une zone de forte densité de population, les effectifs C.R.S ont été contraints de chausser leur arme de service ou pointer leur arme collective en direction d'individus refusant de rebrousser chemin malgré des injonctions fermes et répétées de reculer.

A 11H50, la fin d'intervention du RAID était annoncée sur les ondes.

A 11H55, le Ministre de l'intérieur arrivait sur site par l'avenue Gabriel Péri, axe sécurisé de bout en bout par mes personnels et se stationnait place Jean-Jaurès au milieu des effectifs de la SPI 4G.

La progression pédestre du Ministre de l'intérieur s'effectuait alors dans la rue de la République, sous la protection et la vigilance permanente du BOT de la C.R.S. 08. Lors de détection d'individus se présentant de manière sporadique aux fenêtres sur le trajet du ministre, une levée de doute systématique était réalisée.

A 12H37, le ministre de l'intérieur quittait les lieux.

A 13H05 sur instructions de Volney 3, l'ensemble des effectifs de l'unité était positionné en alerte sur roues prêt à intervenir sur Pierrefitte-sur-Seine (93) pour une prise d'otage à la poste qui se révélera être une fausse alerte.

A 15H12, l'unité était libérée.



Témoignage



Lorsque nous avons été déroutés de notre mission de bouclage de l'Elysée pour intervenir sur Saint-Denis, il y a eu le sentiment très fort des collègues d'intervenir sur un événement important de l'actualité mais qui pouvait comporter de nombreux risques.

Arrivés sur place nous avons vu un nombre impressionnant de véhicules de police sérigraphiés ou banalisés, de véhicules de secours pompier et croix rouge.

Les rues étaient bloquées par ces véhicules rendant presque impossible la circulation et le moyen de se mettre en place pour effectuer notre mission de sécurisation et de contrôle de zone.

A se demander si la présence de la plupart des effectifs, était vraiment nécessaire et justifiée.

C'était la première fois que la SPI 4G était activée à la CRS 8 avec gilets pare-balles lourds, boucliers balistiques, casques à visières pare-balles et un peu plus tard du Binôme Observateur Tireur.

Une fois en place, de nombreuses informations toutes infondées de collègues policiers et pompiers circulaient. Comme la fuite d'un terroriste sur les toits des maisons ou la progression d'un individu armé dans les rues de la ville.

Une ambiance particulière régnait. Au fil du temps la situation est devenue beaucoup plus calme et détendue.

La CRS 8 en dehors de sa mission de sécurisation a apporté son soutien logistique aux effectifs engagés comme la PJ et le RAID. Escorte des munitions, groupe électrogène, ravitaillement en eau, sandwiches, café...

«Je n'ai pas eu besoin de ces évènements pour comprendre que la Police Française est une Police efficace.»



Jean-Jacques BOURDIN à coeur ouvert se confie à l'équipe d'ActuPolice

Bonjour Jean-Jacques BOURDIN, pouvez-vous vous présenter en quelques lignes ?

Je travaille depuis 14 ans au sein du groupe NEXT RADIO TV. (RMC, BFM TV ...)

Je présente la matinale de RMC, en même temps, l'interview politique sur BFM TV de 8h30 à 09h00 et la matinale radio qui est couplé et diffusée sur RMC Découverte, donc 3 médias le matin, soit 4h00 d'antenne.

Dans le passé, j'ai occupé l'antenne sur RTL pendant 25 ans.

Les événements dramatiques de ces dernières semaines ainsi que ceux de janvier ont-ils influés sur votre métier et votre manière de voir les choses ?

Non, je crois à l'indépendance des journalistes. J'essaie de rester moi-même, ce qui n'est pas facile, même face à l'émotion ou à un élan collectif, comme celui provoqué par ces événements. Je crois qu'il faut rester lucide. Il est vrai que notre antenne est occupée par les faits, leurs conséquences et les réactions de celles et ceux qui nous écoutent. Forcément, notre manière de travailler est modifiée devant ce genre d'événements, mais pas ma manière de voir les choses. Ça me permet de mieux réfléchir à notre façon de travailler. Dans l'information continue sur BFM TV, Il faut que nous sachions parfois nous arrêter, réfléchir à ce que nous faisons, nous ne prenons pas suffisamment le temps de réfléchir à ce que nous faisons.

Lors de vos interviews, sur ces événements, que ce soit avec des victimes, des familles de victimes, des intervenants, des policiers, comme avec Nicolas (COMTE) par exemple, avez-vous eu plus de mal à les mener qu'avant ?

Avec les policiers, je n'ai pas ce genre de problème, parce que ce sont des professionnels. Entre professionnels,

nous savons où sont les limites des uns et des autres. Chacun évalue ce qu'il peut dire, et puis nous, les questions que nous pouvons poser. Chacun son rôle !

Pour les familles, c'est plus difficile car vous devez aller chercher le témoignage, tout en respectant la douleur, et en gardant une distance. Ce sont des interviews très difficiles et je pense qu'il faut savoir quand ça devient trop dur, arrêter l'interview.

La semaine dernière, la veille de l'hommage national aux Invalides, j'ai interviewé le père d'une victime qui ne souhaitait pas se rendre à cet hommage. Il avait ses raisons, les a expliqués, il faut savoir écouter, comprendre que tout le monde ne réagit pas de la même manière.

Justement, vous êtes-vous interdit certaines questions ou évité certains sujets lors de ces interviews ?

On s'interdit toujours certaines questions, c'est évident. Par contre, je n'aime pas trop éviter des sujets. Après ça dépend du moment. Il y a un temps pour tout, un temps pour l'action et un pour la réflexion.

Votre travail est d'informer, mais l'efficacité de l'action peut nécessiter la discrétion. Comment conciliez-vous votre métier de journaliste avec ce besoin de l'enquête ?

Avec grande difficulté par ce que vous avez vos responsabilités et nous, les nôtres. Parfois, elles ne correspondent pas. Vous avez un besoin de discrétion et c'est normal, et nous un besoin de curiosité, d'être informé. Nos besoins ne se rencontrent pas à certains moments, mais ensuite, sans parler de collaboration, nous avons besoin d'un partage d'information. Vous avez besoin de ressentir ce que l'opinion publique pense de votre travail et votre action. L'échange est très important entre les journalistes et les policiers. Nous avons besoin de comprendre votre métier et vice versa. Ces

échanges-là entrent dans le cadre de notre nécessité d'informer, sur la manière dont vous travaillez sur votre efficacité. Nous devons poser des questions auxquelles les réponses vous appartiennent.

Je comprends aussi, qu'il y a eu quelques excès de la part des chaînes d'information en continue.

Je me souviens de l'affaire des frères Kouachi, ce sont les auditeurs de RMC qui nous ont dit en premier où ils se trouvaient. Bien sûr la Police le savait également, mais nous, nous avons eu l'information par des auditeurs qui étaient à proximité des lieux.

Nous nous sommes censurés sur le nombre de policiers, sur quelques informations qu'on ne devait pas donner. Il faut savoir s'arrêter et garder son sang-froid, même si parfois, on est à la limite.

Votre ressenti envers la Police et les forces de sécurité a-t-il changé après ces événements ?

Je vous le dis franchement, sans aucune flagornerie quelconque, je n'ai pas eu besoin de ces événements pour comprendre que la Police Française est une Police efficace. Il y a, à mon avis, trop de services de Police divers et variés, il faudrait peut-être par exemple, regrouper tous les services anti-terroristes, mais, malgré cela, la Police a fait preuve de son efficacité.

Votre image s'est améliorée très nettement, même avant les attentats.

Il faut savoir parler avec les citoyens, entretenir ce lien avec eux, et je sais que vous avez fait énormément de progrès à ce sujet.

Quel regard extérieur portez-vous sur notre métier ?

Il est en pleine évolution.

Gamin, je voulais devenir Commissaire de Police. J'ai même fait des études de droit pour cela, et puis, j'ai pris d'autres chemins.

Vous avez un beau métier, qui est indispensable.